



HAL
open science

Une ombre qui veille

Elara Bertho, Souleymane Elgas Gassama

► **To cite this version:**

Elara Bertho, Souleymane Elgas Gassama. Une ombre qui veille. *Continents manuscrits. Génétique des textes littéraires-Afrique, Caraïbe, diaspora*, 2024, 23, 10.4000/12jtf . hal-04752445

HAL Id: hal-04752445

<https://hal.science/hal-04752445v1>

Submitted on 24 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - ShareAlike 4.0 International License

Une ombre qui veille

Entretien avec Elgas

Elgas et Elara Bertho



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/coma/12137>

DOI : [10.4000/12jtf](https://doi.org/10.4000/12jtf)

ISSN : 2275-1742

Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Référence électronique

Elgas et Elara Bertho, « Une ombre qui veille », *Continents manuscrits* [En ligne], 23 | 2024, mis en ligne le 15 octobre 2024, consulté le 23 octobre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/coma/12137> ;

DOI : <https://doi.org/10.4000/12jtf>

Ce document a été généré automatiquement le 23 octobre 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-SA 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

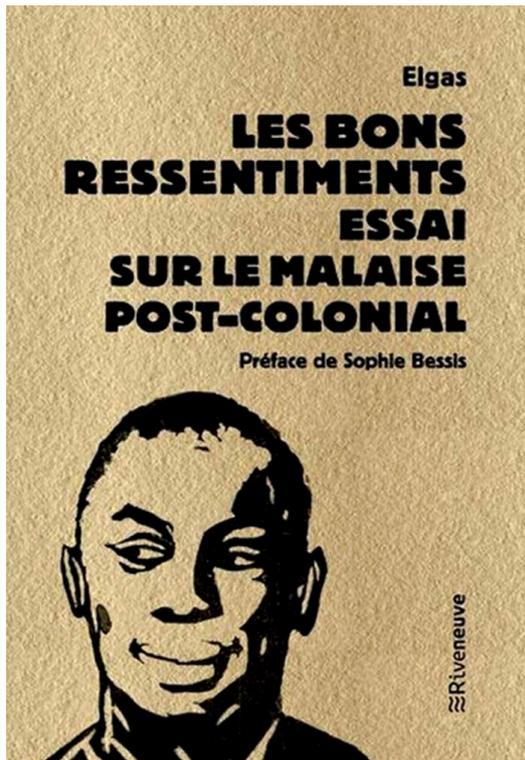
Une ombre qui veille

Entretien avec Elgas

Elgas et Elara Bertho

Elara Bertho (EB) : Dans votre ouvrage, *Les bons ressentiments. Essai sur le malaise post-colonial*, paru chez Riveneuve en 2023, vous proposez une lecture critique des relations franco-africaines. Votre entrée dans ces émotions postcoloniales contemporaines se fait, de manière privilégiée, via la littérature, que vous prenez comme terrain d'enquête des liens postcoloniaux entre la France et l'Afrique. Toute la première partie de votre ouvrage est consacrée à une suite de portraits d'écrivains accusés d'être aliénés. Le premier d'entre eux est Senghor. Pourriez-vous revenir sur la place de Senghor dans votre essai, sur son statut iconique, et sur ce que recouvre cette accusation d'aliénation ?

Fig. 1.



Riveneuve

Elgas (E) : Senghor est devenu bien malgré lui un symbole : l'incarnation faite homme de ce que j'appelle le *malaise post-colonial*. Son œuvre, sa figure, son héritage politique, reviennent inmanquablement au cœur des questionnements sur l'identité africaine, le rapport à l'Occident, l'universel. On aurait aimé voir ces débats, essentiels, se faire sur le socle qu'il a offert, en l'occurrence, son œuvre même fortement critiquable, mais c'est un vœu pieux. Les réductions simplistes l'appréhendent sur le modèle du procès et de l'accusation. La discussion étant ainsi reléguée, il ne reste plus que l'anathème, et cela marche plutôt bien dans les opinions publiques. Senghor incarne la félonie, le reniement de soi, et peu importe du reste tout ce qu'il a produit et pensé, tout est passé au filtre de cette perdition impardonnable. Et pour instruire ce procès, il y eut de prestigieux jurés, des figures intellectuelles majeures (Cheikh Anta Diop, Wole Soyinka, Stanislas Adotevi...) qui ont donné à l'accusation une belle étoffe et au couperet son caractère tranchant. Et pour ne rien arranger, Senghor a souvent prêté le flanc dans le champ politique par une pratique du pouvoir qui a flirté avec la dictature, et une bonne partie des critiques n'est pas sans fondement. Mais dans son malheur, Senghor reste un *pair nécessaire*. Sorte de totem central qui invite au détour, à l'admiration et à la haine viscérale. On se définit par rapport à lui, il reste l'épicentre d'un positionnement, une forme de figure de la jauge intellectuelle. C'est ce que j'ai voulu relever dans mon essai, peindre tout le nuancier de cette complexité et faire ressortir le fait que son tombeau est la cible, sans doute perpétuelle, de crachats parce que, d'une certaine manière, il rayonne encore et que cela en indispose beaucoup qui le croyaient sans pouvoir d'irradiation. Il n'est pas rare de noter d'ailleurs des rétropédalages sur lui, des amendements (Soyinka notamment, plus bienveillant), et l'émergence

de nouvelles biographies est salutaire, elles permettent de dépasser ce cadre premier et, disons-le, conflictuel pour explorer une trajectoire qui reste encore à confesser.

EB : « L'autre, l'aliéné, dont on démasque la docilité, la soumission, la félonie à la cause des siens pour le dire trivialement, devient aux yeux de tous coupable. On gagne en authenticité dès lors qu'on s'évertue à le démasquer et à le stigmatiser » écrivez-vous¹. Ces liens entre authenticité et aliénation sont au fondement des grands discours critiques de l'indépendance, que l'on pense aux politiques d'authenticité de Sékou Touré ou de Mobutu. Vous posez d'entrée de jeu une inadéquation de cette alternative. Difficile pourtant de frayer une troisième voie : comment penser cette troisième voie possible, et quelles sources d'inspiration prenez-vous dans la littérature ?

E : Cette double impasse nous appelle nécessairement à changer de voie, sinon c'est s'inscrire dans des ruines circulaires. La prééminence de l'identité obstrue encore nos logiques de pensée. Sommer les intellectuels, et pas qu'eux, de donner des gages, de souscrire à un chemin tout tracé, même obtus et sans destination, c'est assécher le débat. En faisant le rappel de ces mises à l'index, de ces excommunications et de leur récurrence dans le champ littéraire, je voulais montrer l'inanité de cette querelle lancinante et fratricide, *tout à l'égo*, où les jurés et les accusés peuvent permuter, ce qui achève de montrer le caractère arbitraire de cette course au plus africain, qui n'est en dernier ressort que la volonté de ne pas faire de vagues et de satisfaire les postulats dominants dans la « communauté ». C'est un populisme intellectuel qui a longtemps sévi et continue à être la base d'une rente auprès des opinions lassées et chauffées à blanc par un paradigme défectueux. Je n'ai pas de recette pour une troisième voie, mais je crois que le préalable à tout, c'est de garantir aux créateurs une forme de liberté absolue, à pouvoir épouvanter tout le monde et à ériger des périmètres de controverse saine, inclusive. En somme, redonner confiance pleinement aux lecteurs et redonner aux lettres une de leurs fonctions dérangeantes : l'autoscopie. Et contrairement à ce que l'on pourrait penser, la littérature regorge de ressources. Elle dépasse les questions sur l'identité, elle revendique le droit de découcher, elle jouit pleinement de sa liberté. Si l'écosystème littéraire dans les pays africains suit, s'étend, s'enracine, avec une tradition des échanges, ce serait déjà une formidable avancée pour susciter la balance de la pensée à la source.

EB : Quelle place a eu Senghor dans votre propre parcours ? Il est frappant de constater qu'au Sénégal, les poèmes de Senghor qui sont appris à l'école appartiennent à un petit corpus restreint d'œuvres qui ont été dépolitisées, comme « Femme nue, femme noire », ou bien de petites formules qui ont été accusées d'essentialisme et extraites de leur contexte comme « l'émotion est nègre, la raison est hellène » (que Souleymane Bachir Diagne explicite magistralement²). Avez-vous eu ce type d'expérience dans votre trajectoire scolaire ? Quand avez-vous abordé des textes de Senghor au-delà de ces clichés ?

E : Mon rapport à Senghor, c'est d'abord une initiation familiale. J'ai eu un père féru de Senghor, dont il était un disciple littéraire et politique. Donc la poésie du fils de Joal était un élément de la mélodie familiale. Mais j'ai grandi sans trop m'intéresser à lui, sans le lire, sans même connaître l'essence de sa poésie. À l'école, j'ai pu apprendre comme mes camarades quelques poèmes, sans plus. C'est adulte, devenu lecteur glouton, que j'ai découvert son œuvre, et je dois dire que j'ai été séduit, conquis. Et sa figure au cœur des conflits postcoloniaux m'a davantage intéressé, pour ce qu'elle disait de notre époque et des antérieures. J'ai réussi à mettre une bonne distance entre ce que je lisais et ce qu'était l'homme. Je ne me suis donc jamais senti investi d'une mission de défense, ni d'admiration. Ça donne

une liberté d'aller aux faits sans œillères, et c'est un luxe que je savoure encore. Toutes les phrases polémiques, les choix politiques problématiques, je les dénonce sans jamais jeter sous le train qui passe ce pair essentiel à bien des égards.

EB : Un Senghor renouvelé a-t-il sa place aujourd'hui dans le Sénégal contemporain ? Tandis que Macky Sall peine à mettre en place des élections libres et démocratiques au Sénégal, comment relire Senghor aujourd'hui ? Lui qui a tenu le pays d'une main de fer pendant vingt ans, et qui est pourtant paradoxalement considéré comme « le père de la démocratie » : on pourrait presque dire qu'il est en partie responsable de cet hyper-présidentialisme que dénoncent aujourd'hui les chercheurs contemporains et la société civile³. Partagez-vous ce constat ?

E : Senghor a et aura toujours une place au Sénégal. Il est fondu dans la mémoire collective. On ne le verra pas célébré dans les manifestations en place publique, il ne drainera pas les foules, il sera même marginalisé. Mais il y a une ombre qui veille, il y a un respect, une déférence et on le sent d'ailleurs, même ses contempteurs sont moins radicaux et lui reconnaissent un héritage tout en gris. Sur la politique, c'est là, il me semble, que son bilan est le moins défendable, mais il appartiendra aux Sénégalais de construire des modèles politiques plus démocratiques. Et le processus est lancé. On note beaucoup d'initiatives constructives, de séminaires, autour de son œuvre pour la rendre plus accessible. Le drame de Senghor, c'est surtout cela : ne pas être lu, il est connu sans l'être véritablement, d'où cette propension à l'accabler. L'ensemble des connaissances qui émergent actuellement vont faire date, et contribuer à donner à sa place une plus grande épaisseur. Il n'a donc pas fini d'être le miroir qui nous désole, nous conforte, nous console. C'est le propre des grands destins.

NOTES

1. ELGAS, *Les bons ressentiments. Essai sur le malaise post-colonial*, préf. de Sophie Bessis, Paris, Riveneuve, coll. « Pépites », 2023, p. 25.
2. Souleymane Bachir DIAGNE, *Léopold Sédar Senghor, l'art africain comme philosophie*, Paris, Riveneuve, 2007, p. 56 et suiv.
3. Voir les travaux d'Étienne SMITH, et récemment ses interventions médiatiques : « La présidentielle sénégalaise a été annulée et non reportée » et « Macky Sall n'a pas fait le deuil de la possibilité du maintien au pouvoir » (liens consultés le 8 août 2024).

RÉSUMÉS

Dans cet entretien, Elgas analyse la place de Léopold Sédar Senghor dans son essai *Les bons ressentiments. Essai sur le malaise post-colonial* (Riveneuve éditions, 2023), consacré aux relations franco-africaines. Elgas en fait en effet le paradigme de l'« aliéné », de « l'autre », et lui consacre tout le premier chapitre de son essai. Revenant sur ce que recouvrent ces accusations d'aliénation, Elgas décrit la mémoire complexe et ambivalente du premier chef d'État sénégalais, à l'aune des rapports entre littérature et politique. Senghor peut être détesté aujourd'hui au Sénégal, mais il demeure tout de même « une ombre qui veille ».

In this interview, Elgas analyzes the place of Léopold Sédar Senghor in his essay *Les bons ressentiments. Essai sur le malaise post-colonial* (Riveneuve éditions, 2023), dedicated to Franco-African relations. Elgas makes him the paradigm of the “alienated”, of the “other”, and devotes the first chapter of his essay to him. Going back over what these accusations of alienation mean, Elgas describes the complex and ambivalent memory of Senegal first president, in the light of the relationship between literature and politics. Senghor may be hated in Senegal today, but he remains “a shadow that keeps eatch”.

INDEX

Mots-clés : Senghor (Léopold Sédar), Elgas, Sénégal, Soyinka (Wole)

Keywords : Senghor (Léopold Sédar), Elgas, Senegal, Soyinka (Wole)

AUTEURS

ELGAS

ELGAS (El Hadji Souleymane Gassama) est écrivain, journaliste et docteur en sociologie. Il est né à Saint-Louis du Sénégal, a grandi à Ziguinchor et vit actuellement en France. En plus d'être l'auteur d'une thèse sur la solidarité des immigrés sénégalais en France (université de Caen, 2018), il a publié *Un Dieu et des mœurs* (Paris, Présence africaine, 2015), *Mâle noir* (Nice, Éditions Ovidia, 2021), *Inventaire des idoles* (Nice, Éditions Ovidia, 2022) et *Les bons ressentiments* (Paris, Riveneuve, 2023).

ELARA BERTHO

ELARA BERTHO est chercheuse au CNRS, dans le laboratoire Les Afriques dans le monde (LAM, UMR 5115). Elle est actuellement *fellow* du centre de recherches Kate Hamburger de Sarrebruck. Elle a écrit notamment *Sorcières, tyrans, héros* (Paris, Honoré Champion, 2019), avec Marie Rodet *Djiguiba Camara, essai d'histoire locale. L'œuvre d'un historien guinéen à l'époque coloniale* (Leiden, Brill, 2020) et *Senghor* (Paris, PUF, 2023).